

A PROPOS d'ANDRE DIDIER

P. Blanc,

en collaboration avec Elyane Mathey, Michelle Didier-Favier, André Dollon, Claude Jacquot, Jean Garnier.

1. Sur la tombe de la famille Didier, E67, cimetière St-Ferjus, La Tronche.

A droite :

Auguste Aimé Didier, libraire-éditeur, décédé 1950 (64 ans).

Charlotte Didier, née Chanaron, décédée en 1969, 77 ans.

A gauche :

A la mémoire de André Didier, chevalier de la légion d'honneur, mort pour la France à Saints Geosmes, Haute Marne, le 12 septembre 1944 à l'âge de 22 ans.

Maurice Didier, ... ancien élève de l'ENS, diplômé ENA, décédé en 1949 à 28 ans.

Erik Didier, mort le 27 septembre 1970 [ou 76], 31 ans [Ndlr : petit-fils d'Auguste].

[Raymond, le 3e fils d'Auguste, et son épouse sont inhumés à St-Ferjus en C815.]

2. Auguste Didier, père d'André

Auguste Didier est né au Touvet en 1886. Orphelin très jeune, il est élevé par sa grand-mère maternelle, Eugénie Rey, qui le met en apprentissage chez son fils Jules Rey, libraire éditeur à Grenoble dès 1909 (sa fille Marie-Thérèse épousera **Benjamin Arthaud**, père de Jacques ; ce sont ses successeurs). En 1924, Auguste Didier, en conflit avec Arthaud, fonde, en société avec Mlle Richard, autre employée de Jules Rey, sa propre librairie et maison d'édition. Leurs locaux étaient situés Grande-rue (emplacement actuel de la librairie Decitre). Les éditions Didier-Richard étaient vouées initialement au livre scolaire. Le fils Raymond les orientera sur les Alpes, la montagne, les cartes de randonnée, les guides de tourisme ... (voir § 6, évolution ultérieure de la société).

Selon les archives de l'Isère, Auguste Didier a épousé en 1919 à La Tronche Charlotte Chanaron, jeune veuve de guerre. Celle-ci avait déjà de son premier mari une fille, Simone Mérit, plus tard épouse Jeanjean.

Selon diverses sources – dont l'association *Archipal* – la famille Didier s'est installée à La Tronche vers 1925 dans le haut de la commune, sur les pentes du mont Rachais, quelques années après la famille Chanaron.

En plus des 3 garçons, Maurice, André, Raymond, tous morts jeunes, le couple Didier-Chanaron avait 2 filles, dont l'une, Mme Dollon, a assisté à Saints-Geosmes aux cérémonies du 60e anniversaire de la mort de son frère (selon le *Journal de la Haute-Marne* du).

3. Extraits du tome 3 de LA RESISTANCE EN HAUTE-MARNE (collectif, éd. Dominique Guéniot, 1986).

Citation :

LA LIBERATION DE LANGRES

A la page 305 de son livre *Le Prix de la Liberté*, Clovis écrit : *afin d'obtenir une vue complète* (nous soulignons à dessein) *je reproduis, d'une part, un extrait du tome 5 de l'Histoire de la Résistance en France d'Henri Noguères, puis, d'autre part, un extrait d'Alexandre Kaminski, tiré de Les batailles de la Libération et de la Revanche qui constitue le journal de marche du 2e cuirassiers. C'est ce dernier qui brisa la résistance à Langres.* Nous pensons qu'il est utile de préciser que ces deux extraits ne donnent pas une vue complète de la libération de Langres. Nous vous l'exposons complètement ainsi :

1. Reconnaissance et mort de Didier le 12 septembre.
2. Action du 2e cuirassiers en citant bien entendu son journal de marche.
4. La mort de Baudoin.
5. L'action des FFI (maquis d'Auberive).
6. L'action du groupe FFI de Langres.

Quant à l'extrait du tome 5 de *l'Histoire de la Résistance en France*, il s'agit du rapport du commandant Pichard alors délégué militaire départemental, dont nous possédons la photocopie. Nous avons développé son action dans l'historique du groupe de Vaux-sous-Aubigny (page 50).

Page 75.

Vie et mort d'André Didier (lieutenant Slim)

Né le 25 décembre 1922 à Grenoble, après de solides études où il excelle tant intellectuellement que physiquement, et à la suite d'une bronchite qui l'immobilise deux ans, il seconde son père dans la librairie-imprimerie familiale. Mais dès 1941, il est en relation avec des mouvements de Résistance très actifs dans la fière cité des Allobroges. Accusé de fabrication de tracts et de la direction d'un groupe de sabotage, il est arrêté par la sinistre police de Vichy, qui le relâche faute de preuves, le 1er mai 1941. Il continue et fait merveille dans les groupes de sabotages dirigés par Paul Vallier. Appelé au STO en 1943, il se

.../...

Page 76

fabrique une fausse carte, en maquille de nombreuses autres pour les STO qui, en grand nombre, refusent d'aller travailler pour le Grand Reich, aide à leur placement et à leur évasion.

Au début de 1944, serré de près par la non moins sinistre Gestapo, il monte à Paris, entre au fameux service Périclès (école des maquis). Son service est précieux, car les organisateurs sont sans cesse décimés par de nombreuses arrestations. Il échappe de justesse à l'une d'elles et part dans l'Yonne où la Résistance est très active dans ses bois importants et denses. Il devient l'adjoint du chef départemental de ce département, le commandant Félicien. Là il prend le nom de Slim, avec le grade de lieutenant, après avoir eu celui de Darcey.

Après avoir participé à de nombreux parachutages et à de hardis coups de main, il est arrêté fin juin 44, avec son chef, dans leur PC des environs de Toucy. Incarcéré à la prison d'Auxerre, dans la cellule n° 4, gardé et interrogé par la gestapo à laquelle il réussit à se faire passer pour un aviateur canadien-français. Ce qui ne l'empêche pas d'être maltraité.

Voici d'ailleurs ce qu'écrivait un des compagnons de sa prison, M. Michel Voye, d'Epernay, le 19 octobre 1947 : *J'ai tu [à son père] les souffrances qu'il a endurées lors de ses interrogatoires. Sa figure tuméfiée, ainsi que les marques des coups sur tout le corps pouvaient nous donner une idée de la violence des rossées qu'il a reçues.* Libéré par l'entrée des FFI à Auxerre le 24 août 44, il reprend du service et part, vers les 8 ou 9 septembre, habillé avec des effets que lui donne le lieutenant Voye, à la tête d'un groupe de FFI qui se trouve toujours en avant, en reconnaissance. Il participe à la prise de Dijon avec le général Sudre et arrive le 11 septembre 1944 à 21 heures à Longeau, qu'il délivre avec une poignée d'hommes aussi gonflés que lui.

Le 12, à 8 h 30, un détachement de l'armée de Lattre de Tassigny, arrivait à son tour. Le lieutenant Slim part en reconnaissance, afin de recueillir des renseignements sur Langres qui devait être attaquée le lendemain. Il monte dans sa traction avant munie d'un FM dans le pare-brise, avec un capitaine FFI. Derrière, suivent un petit camion gazogène avec deux compagnons de Didier et trois FFI de Longeau :

Page 77.

Pierre François, Baudot, Germain Couvreur, et une voiture blindée de l'armée régulière, munie d'un canon de 37. Leur but est Saints-Geosmes bien assise sur le plateau d'où on peut observer Langres. Ils pensent prendre ce village sans trop de mal, puisque on a dit à nos hommes que les Boches ne sont pas plus d'une trentaine. La voiture blindée reste en protection à la Croix d'Arles (petit fortin à 2 km du village). Didier poursuit, le camion suit à une centaine de mètres. Ils passent un barrage en chicane à 250 m du bois d'Amour (deux arbres couchés en travers de la route) quand ils sont pris violemment à partie par un feu nourri de mitrailleuses. C'est que les Boches sont venus s'installer la veille, environ 300, avec de nombreuses armes automatiques et un canon de 77. N'écoutant que son courage le lieutenant Slim descend de la voiture avec le FM et va prendre position dans le fossé. Mais il est blessé. Il se traîne derrière un gros orme et, malgré sa blessure, fournit un feu nourri. Le capitaine FFI de la traction avant peut regagner le bois d'Amour, le camion fait demi-tour, la voiture blindée reçoit l'ordre par radio de faire aussi demi-tour. Elle était d'ailleurs partie sans l'autorisation de ses chefs.

Slim reste seul, il se sacrifie pour ses camarades. Il est la cible de tous les Allemands ; il tire jusqu'à la dernière balle de FM. Bien que fortement blessé, il tire avec son revolver. Les Allemands s'approchent et l'achèvent. Le maire (F. Chevalme) et l'adjoint (J. Mathey), prévenus par un lieutenant allemand, viennent, vers 11 heures, le ramasser. Ils le trouveront en position de tir, face à l'ennemi, complètement criblé de balles.

Le soir, MM. Gouriet, de Bourg, et Gilles, de Longeau, simulant des travaux des champs décident d'aller le chercher, mais ils apprennent que le maire de Saints-Geosmes a fait le nécessaire.

On l'enterra le soir même, sans pouvoir lui rendre les honneurs qu'il avait si bien mérités. Et ce, grâce à l'insistance de M. Chevalme à qui nous tenons à rendre hommage pour son courage.

Ajoutons qu'un soldat allemand salua pendant la descente du cercueil fabriqué également par M. Chevalme qui l'enterra avec M. J. Mathey, puis ce soldat jeta à la fin quelque chose dans la fosse. Après son départ, ils virent que c'était le brassard FFI du lieutenant Slim. L'ennemi lui-même reconnaissait

(Page 78)

sa bravoure malgré qu'il le considérât comme un terroriste (c'était ainsi que les boches et quelques bons français nous appelaient, n'est-ce pas camarades résistants ?).

Il resta un moment inconnu. Ce n'est qu'un peu plus tard que l'on sut son vrai nom : André Didier, et qu'il était de Grenoble. Tous ceux qui ont connu ce héros s'accordent pour déclarer que, malgré son jeune âge, 22 ans, c'était un homme de valeur, très sérieux, volontaire pour tous les coups durs, d'un courage à toute épreuve. Il l'a bien montré d'ailleurs. C'était un de ces maquisards mené par un seul but : Bouter l'ennemi hors de France.

La commune de Saints-Geosmes, reconnaissante, a voulu perpétuer son souvenir en lui érigeant une stèle en forme de croix de Lorraine, due à M. G. Poulot, le 13 septembre 1947, et inscrit en 1975 son nom sur le monument aux Morts avec celui du capitaine Baudoin.

Cher Didier, tu n'eus pas le bonheur de voir luire ce bel aurore de la Libération. Tu tombas la veille, après y avoir tant participé et contribué.

(Fin de citation)

4. Sa mémoire à Saints-Geosmes

Tous les ans, la municipalité commémore la libération du village en organisant une cérémonie sur la tombe du lieutenant André Didier ainsi que sur la stèle élevée à l'endroit où il a été tué. Son nom est inscrit sur le monument aux Morts et son portrait est affiché dans la salle du conseil de la mairie, au-dessus de sa citation militaire.



*André Didier, lieutenant FFI,
nom de guerre Darcey, puis Slim
(mairie de Saints-Geosmes, Haute-Marne)*

« S'est consacré dès 1943 aux opérations les plus dangereuses de sabotage dans l'Isère, puis a donné, un an plus tard, comme instructeur des Cadres-Maquis, enfin comme organisateur du département de l'Yonne, la preuve de ses responsabilités. Arrêté en mai 1944, puis délivré, reprend la lutte qui le mène de la libération de son département à celle de Dijon. Trouve une mort glorieuse le 12 septembre 1944, se sacrifiant pour sauver ses camarades en danger.

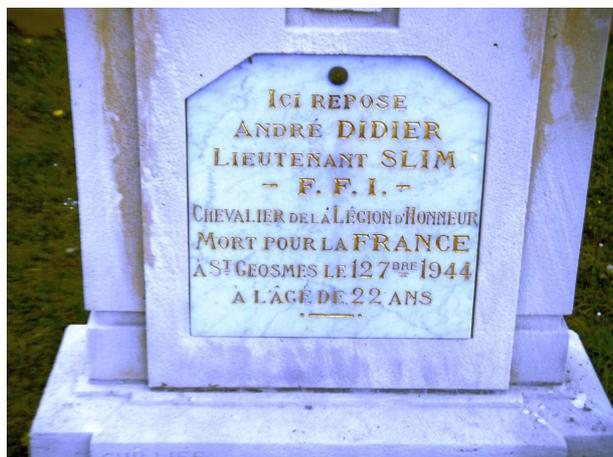
Vivant exemple de totale abnégation ».

Citation (mairie, sous son portrait)

Mention sur le monument aux Morts de Saints-Geosmes



*Sa tombe. Ci-dessous, détail
(cimetière de Saints-Geosmes)*



*A droite, stèle
érigée sur le lieu
de sa mort,
bord échangeur
D974 - D428
(Combe Martin)
47,825° - 5,3267°*



*En partie haute
de la stèle :
A son libérateur,
la commune de
Sts-Geosmes
reconnaissante*



5. Allocution de M. François Guéniot, adjoint au maire

Saints-Geosmes, 60e anniversaire de la Libération, 12-13 septembre 1944.

Souvenons-nous, il y a 60 ans, le 6 juin 1944, le débarquement allié marque le début de la libération de la France, la bataille de Normandie s'engage, l'ennemi oppose une forte résistance, les combats sont très durs, pendant de longues semaines la situation reste incertaine. Au prix de nombreux sacrifices les armées alliées réussissent à progresser vers l'est et atteignent à la mi-août la Loire et la Seine. Le 25 août, après l'insurrection déclenchée par la résistance française, Paris est libérée par la 2e division blindée du général Leclerc et la 4e division américaine.

Le 15 août débute le débarquement allié en Provence qui ouvre ainsi un second front au sud de la France. Une force de 400 000 hommes constituée de la 7e armée américaine et, pour une large part, par le 2e corps d'armée français conduit par le général de Lattre de Tassigny, composé de soldats de l'Outre-mer et de Métropole, marque la renaissance de l'armée française. Les troupes françaises progressent rapidement vers l'intérieur des terres, libèrent, les 27 et 28 août, Toulon et Marseille solidement défendues par les troupes de l'occupant, mais la 19e armée allemande réussit à dégager une grande partie de ses forces et se replie vers le nord ; une poursuite de plus de 700 km s'engage alors dans les vallées du Rhône puis de la Saône, les divisions françaises bousculent les défenses et les points d'appui ennemis, faisant des milliers de prisonniers. Au cours de leur progression les soldats de l'armée française reçoivent le concours des résistants des Forces Françaises de l'Intérieur qui contribuent également à la libération du territoire national. Lyon est libérée le 3 septembre. Les alliés se sont fixés comme objectif la jonction des 2 fronts en Bourgogne afin de couper la retraite des armées allemandes refluant du sud-ouest. Dijon est libérée le 11 septembre.

Le 11 septembre vers 21 heures, un groupe de FFI sous le commandement du lieutenant Slim (alias André Didier), agissant en avant des éléments de pointe de la 1re division blindée, libère Longeau.

André Didier était né à Grenoble en 1922 dans une famille de libraires-imprimeurs. Dès 1941 il entre en contact avec des mouvements de Résistance de sa ville natale. En 1942, la police vichyssoise l'arrête mais le relâche faute de preuves. Il reprend le combat et rejoint pour quelques mois les écoles de cadres du Maquis, puis est amené à participer aux activités des FFI de l'Yonne. Au mois d'avril 1944, il devient adjoint du chef départemental de la Résistance de ce département sous le pseudonyme de Slim avec le grade de lieutenant. Affecté aux parachutages, il participe également à de nombreux coups de main. Arrêté en juin 1944 par la Gestapo, torturé, il parvient à se faire passer pour un aviateur canadien, ce qui lui évite d'être exécuté. Il est libéré par les FFI d'Auxerre le 24 août 1944. Volontaire pour partir au front à la tête d'un groupe FFI, il participe à la prise de Dijon.

Le 12 septembre 1944 vers 8 heures 30, le lieutenant Slim décide de poursuivre sur Saints-Geosmes, qu'on dit tenu par une trentaine d'allemands peu armés, afin de recueillir des renseignements sur Langres, devant être attaquée le lendemain. Font partie de cette reconnaissance le lieutenant Slim et un officier des FFI dans une traction-avant armée d'un fusil-mitrailleur, 5 FFI à bord d'une camionnette et une automitrailleuse du 2e régiment de spahis algérien de reconnaissance. Cette dernière s'arrête à la Croix d'Arles, les FFI poursuivent alors seuls leur route. Arrivés à quelques centaines de mètres du village, une chicane barre la RN 74, la traction-avant la franchit ; à ce moment le convoi est stoppé par un violent tir d'armes automatiques. Le lieutenant Slim descend de la voiture avec le fusil-mitrailleur et va se poster dans le fossé, mais il est blessé et se traîne derrière un gros arbre ; malgré ses blessures, il fait feu sur l'ennemi. Il permet ainsi à ses camarades de combat de rejoindre la Croix d'Arles. Il reste seul, demeurant la cible des tirs ennemis, il tire au fusil-mitrailleur puis au pistolet jusqu'à ce qu'il soit tué.

Vers 11 heures, le maire et l'adjoint, prévenus par un officier allemand, viennent chercher le corps et sont contraints de l'inhumer au cimetière de Saints-Geosmes sans que puisse lui être célébrées des obsèques. Il reste un moment inconnu et ce n'est que plus tard que l'on apprendra son vrai nom, André Didier.

Le 12 septembre au soir, se tient une réunion de commandement à Longeau où sont mises au point les grandes lignes de l'assaut décidé pour le lendemain sur Langres. Le 2e spahis algérien de reconnaissance est arrêté à Bourg. Le 13 septembre 1944 à 6 heures 30, le 4e escadron commandé par le capitaine Baudouin s'élance vers Saints-Geosmes ; il est rapidement au contact de l'ennemi retranché dans le village et bloqué par de violents tirs d'artillerie et d'armes automatiques. A 8 heures, les chars légers du 2e spahis et l'artillerie entrent en action afin de prendre le village en tenaille. La hardiesse et la sûreté des décisions prises par le capitaine Baudouin permettent de réussir la manœuvre sans que le village soit trop touché par la canonnade et les tirs nourris des armes automatiques.

A 9 heures 30, l'ennemi pris à revers, bombardé et complètement encerclé, se rend ; le capitaine Baudouin à la tête de ses hommes entre dans le village, il y fait une trentaine de prisonniers, un canon de 105 est détruit, un autre canon de 105, un mortier lourd et une mitrailleuse sont pris. Le village de Saints-Geosmes est libéré, la population enthousiaste accueille en héros ses libérateurs, les cloches sonnent à toute volée.

Mais le combat continue, l'objectif est Langres, les spahis reprennent leur progression dans l'axe de la RN 74 alors que parallèlement les blindés du 2e cuirassiers ont commencé une manœuvre d'encerclement de la ville par l'est et par l'ouest, l'artillerie prend position, l'assaut sur Langres va bientôt être donné.

Au cours de l'assaut, le capitaine Baudouin est grièvement blessé ; évacué vers l'arrière, il décède à Saints-Geosmes quelques minutes plus tard. Son corps est veillé toute la nuit par les hommes de son escadron. Ses obsèques sont célébrées en l'église de Saints-Geosmes en présence d'une grande partie de son régiment et des habitants du village, les honneurs militaires lui sont rendus par ses hommes ; beaucoup d'entre eux ne peuvent retenir leurs larmes. Il est inhumé aux côtés du lieutenant Didier. *(Bulletin municipal n°22, oct. 2004).*

12 septembre 2004 *(citation)*

Les 12 et 13 septembre, la commune de Saints-Geosmes et la ville de Langres ont commémoré le 60e anniversaire de la Libération. A Saints-Geosmes, le dimanche 12 septembre en fin d'après-midi, un hommage fut rendu aux combattants morts pour la France, au carré militaire du cimetière puis au monument aux Morts. Ensuite une cérémonie s'est déroulée à la stèle du lieutenant Didier en présence de madame Dollon, sœur du lieutenant Didier, et de monsieur Quillin, compagnon d'armes du lieutenant Didier. Un piquet d'honneur du 61e régiment d'artillerie de Semoutiers, de nombreux porte-drapeaux et représentants des anciens combattants, les musiciens de l'Harmonie municipale de Langres ont rehaussé par leur présence le caractère solennel de cette manifestation. Outre les autorités civiles et militaires, il convient de saluer les nombreuses personnes qui, par leur présence, ont bien voulu s'associer à cet hommage. La soirée s'est poursuivie à la structure communale par un vin d'honneur rassemblant tous les participants, puis par un repas offert par la municipalité aux anciens combattants du village.

(Extrait du Journal de la Haute-Marne...)

6. Les éditions Didier Richard

(citation)

Dans le monde de l'édition en Rhône-Alpes, Didier-Richard, qui est coté en bourse, fait figure de poids lourd. Engagée à la fois dans l'édition, la diffusion-distribution et Internet, l'entreprise de Denis Bonzy installée à Claix (Isère) constitue un leader incontournable dans le domaine de l'information géographique et plus généralement du régionalisme. L'histoire remonte à 1924, lorsque Auguste Didier et Magdelaine Richard fondent la Librairie nouvelle et les éditions Didier Richard. Éditrice des premiers écrits de Samivel, la maison iséroise devient pionnière de l'édition cartographique dans les années 60 avec ses célèbres cartes de randonnées et les premiers guides qui les accompagnent. En 1991, Denis Bonzy rachète l'entreprise et lance la collection Balades en famille, la clef d'un succès qui, depuis 2000, se poursuit avec les itinéraires payants à télécharger sur le site de l'éditeur, mabalade.com.

Le véritable avenir de Didier Richard, c'est Internet, explique Denis Bonzy qui se fie à la progression sensible du secteur depuis deux ans et à son fort potentiel de développement. Une profession de foi qui peut surprendre quand on sait le riche passé éditorial de l'entreprise et son expérience de vingt-cinq années dans la diffusion-distribution (plus de 150 éditeurs diffusés aujourd'hui dans quelque 4 000 points de vente), mais qui montre également la volonté affichée par certains éditeurs de ne pas se laisser confiner dans une vision figée de leur métier.

Extrait de *L'édition en Rhône-Alpes* (février 2003),

étude de l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation (ARALD, Annecy).

Les éditions Didier-Richard ont été fondées en 1924 par Auguste Didier et une autre employée de Jules Rey, Madeleine Richard, tous deux en désaccord avec Benjamin Arthaud, successeur et gendre de Jules Rey. Arthaud intentera même, contre les associés Didier-Richard, un procès qu'il perdra.

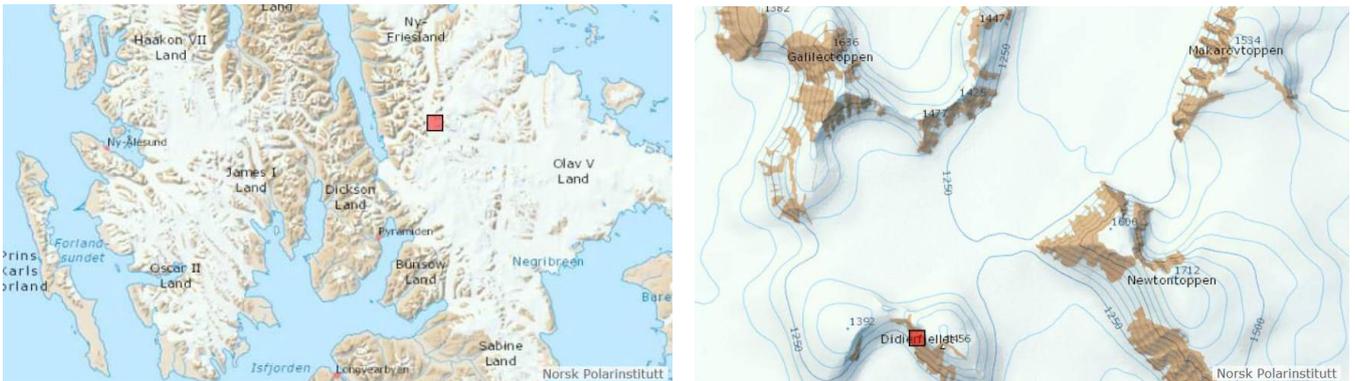
Après la mort du fondateur (1950), les éditions Didier-Richard ont été dirigées par **Raymond**, le dernier de ses fils. Mais lui aussi est mort jeune, en 1971, dans un accident de la route. Ensuite, on remarque que les *Editions* appartiennent à une société familiale, sans doute composée des sœurs et des héritiers d'Auguste Didier. On sait que cette activité sera reprise plus tard par **Harel** (qui aura ensuite une librairie rue St-Jacques à Grenoble). Puis, d'après divers documents dont celui ci-dessus, la maison est achetée en 1991 par Denis Bonzy, qui n'est pas issu du monde du livre. Il a sans doute connu des difficultés financières, puisqu'on sait que le catalogue Didier-Richard a été repris en 2003 par l'éditeur grenoblois **Jacques Glénat** et les locaux par la société **Decitre**.

7. Le Didierfjellet

Dans les archives consultées en Isère, il ne nous a pas été pour l'instant possible de confirmer l'activité résistante d'André Didier, telle qu'elle est décrite par Dominique Guéniot dans son livre p. 75 (cf. extraits, 1ère page du présent document). On ne peut pas confirmer, pour l'instant, qu'il ait été arrêté par la police de Vichy en 1941, ni qu'il ait fait partie du groupe Vallier ou du service Périclès. En réalité, on ignore ses débuts en résistance.

Par contre, deux journaux grenoblois, *le Réveil* (13 septembre 1947, page 3) et *le Travailleur alpin* (idem) relatent ce qui suit : ... *l'un de ses meilleurs camarades, ancien chasseur au 6e BCA, Robert Pommier, chargé d'une mission au Spitzberg en 1946, a honoré sa mémoire d'une façon simple et sincère, en donnant à une montagne qu'il avait découverte le nom d'André Didier.*

Effectivement, la carte officielle actuelle du Spitzberg, accessible par Internet, mentionne non seulement la position du mont Didier, mais aussi que ce mont a été baptisé *after Andrée Didier, who was killed during World war II (1945). Named by the French expedition Pommier, Valette, Martin, 1948.* A part quelques erreurs de date, cette note confirme l'article des journaux grenoblois de 1947. Dans les cartes ci-dessous, le carré rouge donne la position du Didierfjellet (ou mont Didier, 1456 m, 79,0°-17,4°E) dans le Svalbard, île principale du Spitzberg, et son emplacement détaillé à 2,5 km au SO du mont Newton (1712 m), l'un de ses deux plus hauts sommets.



Positions du Didierfjellet dans le Spitzberg (extraits du site Internet Stadnamm i norske polarområde stadnamm.npolar.no).

L'expédition Pommier-Martin-Valette de 1946 avait découvert deux sommets nouveaux au Spitzberg, l'un, d'altitude très voisine de celle du mont Newton, et auquel ces explorateurs donnent le nom du général Perrier, président de la société des explorations polaires et qui venait de décéder après avoir été le soutien de leur propre expédition ; au second sommet, ils donnent le nom d'André Didier. Il est légitime de se questionner sur les éminents mérites que pouvait présenter à leurs yeux le résistant grenoblois.

8. Robert Pommier

L'association *La Costelle*, de Fraize (Vosges), nous apprend que Robert Pommier est **né à Fraize en 1919**. Son père était, pendant la Grande-guerre, officier au 6e BCA (bataillon de chasseurs alpins) ; il a été blessé près de Fraize, y a rencontré Léone Claudel, qu'il a épousée en 1918, puis s'est installé à Paris. Ce site nous apprend également que leur fils a été envoyé, pour raison de santé, en maison d'altitude à Bourg-St-Maurice et que, devenu épris de la montagne, il s'est engagé dans les chasseurs alpins et a participé à l'expédition de Narvik en mai 1940. On y voit confirmée également l'expédition polaire de 1946 mentionnée ci-dessus, conduite par Robert Pommier en compagnie de J-A Martin et d'Yves Valette. Robert Pommier est considéré à Fraize comme un enfant du pays ; il a écrit un livre dans lequel il ne dit rien hélàs sur le Didierfjellet ni sur André Didier.

On sait qu'au retour de Narvik, le 6e BCA, après quelques pérégrinations, a été maintenu au sein de l'armée d'armistice et affecté à Grenoble (caserne Bayard), mais que sa section d'éclaireurs skieurs était cantonnée à **Gresse-en-Vercors** et ceci probablement jusqu'à la dissolution de l'armée d'armistice fin novembre 1942. Or la famille Didier nous apprend qu'elle possédait avant guerre une maison secondaire à Gresse et qu'André, de santé délicate, y avait longuement séjourné vers 1940. Il est donc fort probable que, bien que n'étant pas lui-même militaire, il y ait rencontré le chasseur alpin Robert Pommier.

On ne sait rien – pour l'instant – sur le rôle de Robert Pommier après 1942 ; serait-il entré en résistance, comme l'ont fait de nombreux chasseurs alpins ? On ne sait pas non plus sous quelle forme a *résisté* André Didier entre 41 et 44. Appelé au STO, il a dû y échapper en rejoignant son frère, élève de l'ENS à Paris, très engagé dans la Résistance. Les destins de Robert et d'André se seraient-ils à nouveau croisés ? C'est possible, sinon comment interpréter l'honneur qu'ont fait les explorateurs à André en baptisant de son nom un sommet du Spitzberg ?

Grâce à l'amabilité de l'association *Gresse en Vercors, Histoire et Patrimoine*, on a appris que Robert Pommier est enterré à Gresse, ainsi que son père Gaston et même sa mère, bien que cette famille ne soit pas originaire de ce village. Ce fait éclaire d'un jour nouveau les liens ayant pu exister entre nos deux héros.



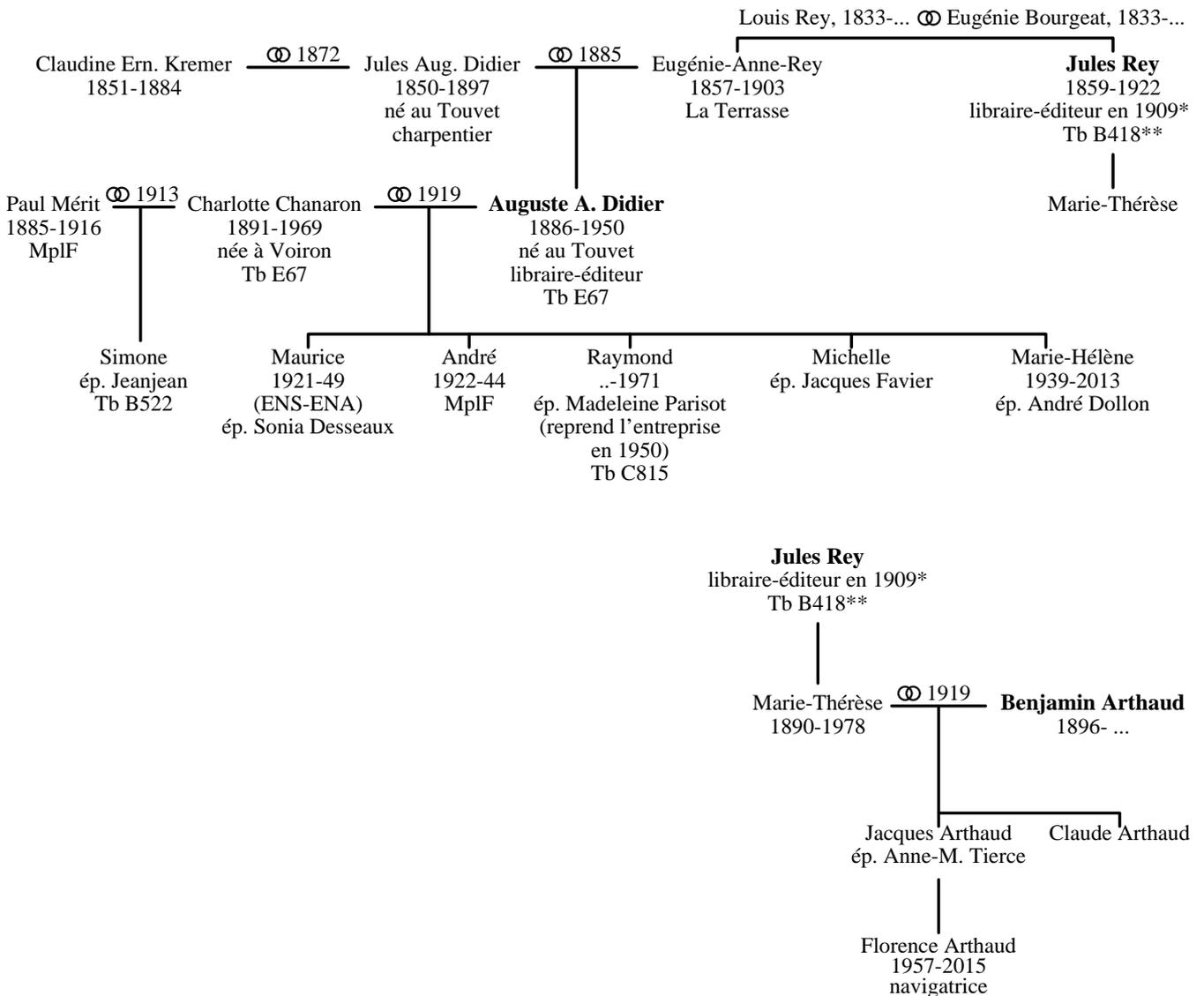
Robert Pommier (La Costelle)

Tombe Pommier à Gresse-en-Vercors (photos Jean Garnier).

Spécialiste des chiens de traîneau, Robert Pommier a été, après 1946, un membre éminent des expéditions polaires françaises dans l'Antarctique avec Paul-Emile Victor. Un timbre-poste lui a même été consacré.



Généalogie Didier-Arthaud



Légende : MplF = mort pour la France, Tb = tombe à la Tronche, ⚭ = mariage.

* Maison fondée au 23, Gde rue à Grenoble, sans doute vers 1870, par Alexandre Gratier.

** Il n'est pas certain que l'éditeur Jules Rey soit le "Jules Rey" enterré en B418.

Tableau établi en 2014 par Pierre@Blanc38.fr

à partir de diverses données relevées dans Généanet

et dans l'état-civil des communes de l'Isère.